

Séquences

La revue de cinéma

Emmanuelle Béart

Maurice Elia

Numéro 158, juin 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/50183ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1992). Emmanuelle Béart. *Séquences*, (158), 28–29.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Emmanuelle Béart



L'Amour en douce (1984)



Manon des Sources (1985)



Date with an Angel (1987)

Guy Béart, son père, l'auteur-compositeur-interprète, avait écrit, au début des années 60, une rengaine qui le rendit plus ou moins célèbre. Avec *L'eau vive*, il devenait le chanteur-pâtre qui, de sa voix rugueuse, pouvait se prouver poète et paysan. Avait-il écrit sa chanson pour sa fille? Était-elle déjà venue au monde? Difficile à dire. Emmanuelle, née à Saint-Tropez, le 14 août 1963, n'a pourtant pas été élevée dans un château et baladée sur tous les plateaux de télévision avec son père comme certains le prétendent. Elle a vécu une enfance de nature, dans une ferme, avec des chats, des chiens et des canards.

Elle était déjà Manon, et son père l'avait déjà, sans le savoir, immortalisée, bien avant Claude Berri et **Manon des Sources**:

*Lorsque chantent les pipeaux
Lorsque danse l'eau vive
Elle mène mes troupeaux
Au pays des olives
Venez, venez,
Mes chevreaux, mes agnelets,
Dans le laurier,
Le thym et le serpolet*

À la fois farouche et fragile, Emmanuelle Béart donne l'impression «qu'on ne la lui fait pas», et aussi, qu'elle n'est pas ce que tout le monde croit qu'elle est. Pour elle, le jeu est une souffrance, elle ne le nie pas. Elle veut même qu'il le soit. C'est sa façon à elle de prouver son indépendance, sa valeur, sa vérité.

Depuis sa plus tendre enfance, Emmanuelle passe son temps à jouer. Dans le hameau où elle habite avec sa mère, son univers est créé de toutes pièces. Ses poèmes, elle ne les écrit pas en cachette, comme la majorité des enfants de son âge. Au contraire, elle ne perd jamais l'occasion de les réciter en classe, allant jusqu'à encourager le professeur à lui permettre. Timide certes, mais exhibitionniste à cent pour cent. À partir du moment où elle a un support, un poème ou n'importe quel autre texte dont elle est ou non l'auteur, elle se met en avant, quête l'avis des spectateurs occasionnels, avec une envie indicible que les gens la regardent.

Il est vrai que, en se basant sur tous les critères de la beauté, Emmanuelle a un charme évident qui, dès l'enfance, lui vaut une attention sans précédent. D'ailleurs, lorsqu'elle tourne son premier film, elle n'a pas encore quinze ans. Le réalisateur, Jean Pourtalé, avait vu des photos d'elle et il était allé la chercher jusque dans le Midi pour lui proposer un rôle. C'est une carrière qui tout à coup s'offre à elle, et elle ne garde pas un excellent souvenir de l'immensité de cette première proposition: «Je me souviens de cette expérience comme d'un jeu, dit-elle, et c'est à peine si je me rappelle la caméra...»

En tous cas, c'est la caméra qui se souvient d'elle lorsqu'une rencontre au Canada avec Robert Altman vient tout changer: un projet de film qui ne s'est pas fait, une vision nouvelle, originale de ce que peut être le cinéma, et la confiance inconditionnelle que lui a donnée le réalisateur de **Nashville**. Cette confiance la pousse, dès son retour en France à suivre de cours d'art dramatique chez Jean-Laurent Cocher. Elle tourne alors trois films coup sur coup et l'un d'eux **Un amour interdit**, lui vaut une nomination pour un César. Elle n'y a pourtant qu'un petit rôle, mais c'est suffisant: on l'a remarquée.

C'est au cours du repas qui groupait tous les «nominés» de cette année-là qu'elle rencontrera Claude Berri qui se rendra lentement compte qu'il vient de découvrir la Manon qu'avait imaginée, trente-cinq ans plus tôt, Marcel Pagnol. En la regardant, en lui parlant, Berri l'imagine déjà en train de crier: «Ce n'est pas vrai! Il ment! La vérité, c'est que la source existait depuis toujours! Ils l'ont bouchée, voilà la vérité!» Il les imagine tous, réunis devant la maison de l'instituteur, en train de l'écouter, avec un ébahissement à peine teinté d'incrédulité, crier au visage du Papet et d'Ugolin le forfait dont ceux-ci se sont rendus coupables, plus de dix ans auparavant, au détriment du malheureux Jean de Florette, le propre père de Manon.

Dans **Manon des Sources**, Emmanuelle Béart est une blonde échevelée, une sorte de sauvageonne qui sillonne les collines provençales. Ça la change des premiers rôles qu'elle a interprétés jusqu'ici: des filles un peu traumatisées (à part son personnage de jeune fille bien dans sa peau dans **L'Amour en douce** de Molinaro), dont l'innocence a quelque chose de fabriqué et que de jeunes cinéastes trouvent à leur goût. Elle était une jeune débutante dont on pouvait gentiment, lentement, exploiter la beauté avant qu'elle ne devienne le monstre sacré que tous savaient qu'elle pouvait devenir. Avec **Manon**, l'image est enfin modifiée. Et ça semble lui être facile, puisque le personnage lui permet de retrouver la campagne et le soleil méridional. Mais c'est aussi une boule de douleur, la fille de Jean de Florette, et il y a une angoisse, une solitude qu'elle doit parvenir à communiquer sous (malgré) sa blondeur et ses yeux clairs.

Cependant, la gloire, les César, l'adulation, l'effraient à nouveau. Elle affirme qu'elle n'est pas quelqu'un de doux, qu'on ne la connaît pas encore, qu'il y a de la violence derrière son regard ingénu et que sa beauté, c'est toujours dans le mauvais sens qu'on la lui lance au visage.

*Courez, courez
Vite si vous le pouvez
Jamais, Jamais
Vous ne la rattraperez*

Une eau vive qui saute entre les rochers

*Fermez, fermez
Votre cage à double clef
Entre vos doigts
L'eau vive s'envolera*

Elle ne permet plus à personne de savoir qui elle est, vers quoi elle tend. Elle va tourner un horrible film à Hollywood, retrouve Édouard Molinaro dans une petite comédie avec Pierre Richard. Elle fait de la télévision (*Raison perdue* de Michel Favart, *Et demain viendra le jour* de Jean-Louis Lorenzi, *La Femme de sa vie* de Michel Favart et *Marie-Antoinette* de Caroline Huppert) même au théâtre avec *La Répétition* d'Anouilh, aux côtés de Bernard Giraudeau, Anny Duperey et Pierre Arditi. et du Molière et du Marivaux. Elle continue de croire en un certain destin, mais pas nécessairement à celui qu'on se forge avec une certaine dose de chance, un bon impréssario et quelques connaissances. C'est dans l'obscurité de rôles troubles et ambigus qu'on devra la découvrir.

Alors, à nouveau, changement de décor, changement de masque et grande mise en scène pour l'apparition d'une Emmanuelle Béart nouveau genre. Dans **Les Enfants du désordre**, elle est une droguée qui essaie de se réhabiliter avec l'aide de Robert Hossein un prof d'art dramatique. Puis deux grands cinéastes lui proposent des rôles nouveaux, inédits, impossibles. Le Rivette est une sorte d'immense gageure, le Téchiné, une incroyable folie.

Partie la belle fille qui saute entre les rochers? Partie l'évanescence? Est-ce vraiment une autre Emmanuelle Béart qui naît soudain sous la caméra de deux grands cinéastes de notre époque?

Elle est nue dans **La Belle Noiseuse**, mais elle se montre nue comme devant un médecin, pas comme devant un homme. Jacques Rivette avait voulu qu'elle soit «nue en dehors de la séduction», il lui avait dit que le premier regard du peintre n'est qu'anatomique, mais elle avait eu de la difficulté à comprendre ou à accepter. Cependant après le tournage au premier plan, tout s'est très bien passé. Fragile, timide, elle n'a passé qu'une seule journée à Cannes lors de la présentation du film. Tout le reste ne l'intéressait pas.

Avec André Téchiné, c'est le retour à la finesse la plus douce, la plus extraordinaire. **J'embrasse pas** ne ressemble à aucun autre film qu'elle a tourné, ni en fait à aucun autre qui traite plus ou moins du même sujet. Emmanuelle est tombée amoureuse d'un style de tournage, d'un cinéaste «physiquement proche de vous». Lorsque Téchiné lui a par exemple demandé de chanter une chanson pour une séquence du film, elle lui a rappelé qu'elle n'était pas son père, que la chanson, ce n'est pas son domaine. Filmée en gros plan, cette séquence transforme le personnage, la comédienne: tout devient

soudain magique.

Manon, puis Marianne, puis l'Ingrid de **J'embrasse pas**. Trois grands rôles. Elle veut oublier son personnage d'ingénue dans **Le Voyage du capitaine Fracasse** d'Ettore Scola (elle y était mal à l'aise dans le personnage d'Isabelle Andrini, membre d'une troupe de saltimbanques du XVIIIe siècle qui décide, envers et contre tous, de suivre l'homme de son coeur). On verra ce que Claude Sautet fera d'elle. Des liens imaginaires l'attachent à lui, en particulier Romy Schneider qui est l'actrice qu'elle admire le plus et qui lui a donné l'envie de faire du cinéma.

Des surprises attendent donc Emmanuelle Béart et son public sans cesse grandissant. On sait en tous cas qu'elle n'est plus l'actrice d'un seul rôle, qu'elle sait jouer dans tous les registres et qu'on ne l'enferme pas aussi facilement.

*L'eau vive n'est pas encore à marier
Le ruisseau au large s'en est allé...*

Maurice Elia



À gauche en sortant de l'ascenseur (1988)



Marie-Antoinette (1988)



La Belle Noiseuse (1991)

FILMOGRAPHIE

- 1975: Demain les mêmes (Jean Pourtalé)
- 1983: Un amour interdit (Jean-Pierre Dougnac)
Premier Désirs (David Hamilton)
- 1984: L'Amour en douce (Édouard Molinaro)
- 1985: Manon des Sources (Claude Berri)
- 1987: Date with an Angel (Tom McLoughlin)
- 1988: À gauche en sortant de l'ascenseur (Édouard Molinaro)
Les Enfants du désordre (Yannick Bellon)
- 1990: Le Voyage du capitaine Fracasse (Ettore Scola)
- 1991: La Belle Noiseuse (Jacques Rivette)
J'embrasse pas (André Téchiné)
- 1992: Femme de coeur et valet de pique (Claude Sautet)